

Mon cher ennemi

How Harry became a tree
de Goran Paskaljevic

Fiche technique

Italie/France/Irlande -
2001 - 1h50

Réalisateur :
Goran Paskaljevic

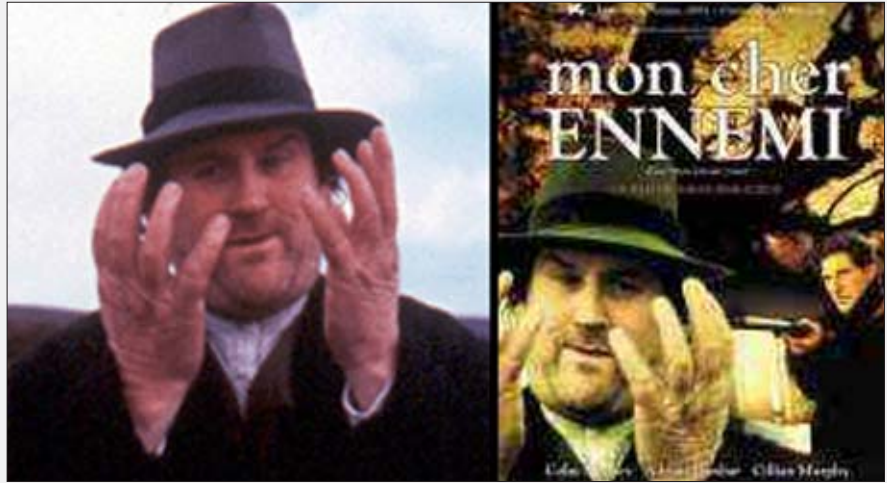
Scénario :
Goran Paskaljevic
Stephen Walsh
Christine Gentet, adapté
de la nouvelle *Lao Dan* de
Yang Zhengguang

Images :
Milan Spasic

Montage :
Petar Putnokovic

Musique :
Stefano Arnaldi

Interprètes :
Colm Meaney
(Harry)
Adrian Dunbar
(George)
Cillian Murphy
(Gus)
Kerry Condon
(Eileen)



Résumé

Irlande, 1924. Harry a perdu un fils à la Guerre et sa femme est morte de chagrin. Il vit avec Gus, son dernier fils, dans une ferme isolée. Harry rêve parfois qu'il devient un arbre. Son fils le plaint autant qu'il le craint. Un jour, George, le grand commerçant du village, ramène une jeune femme pour servir dans son pub. Eileen plaît à Gus, mais Harry a décidé qu'il fallait avoir un ennemi pour donner sens à la vie, et que ce serait George. Pourtant, inquiété par l'obstination de Gus, il cède : Eileen se marie avec Gus, et vient habiter chez Harry. Timide et terrorisé par un père jaloux, Gus ne parvient pas à aimer sa femme. George la réclame pour aider son épouse Margaret, épuisée par sa récente maternité. Il profite du désarroi d'Eileen pour la séduire. Harry l'apprend par la rumeur. Il essaye alors de pousser Eileen au suicide, mais Gus s'interpose...

Critique

Adaptation d'une nouvelle chinoise par un réalisateur serbe qui a choisi de tourner en Irlande, **Mon cher ennemi** est une œuvre pourtant très unifiée. Sans doute parce que la beauté sauvage de ces étendues désertes balayées par la pluie colle parfaitement à ce récit étrange et douloureux. Plus qu'un simple décor, cette nature pourtant très fruste acquiert sous le regard de G. Paskaljevic un vrai rôle, une présence même. Terre, ciel, vent, impriment leur marque sur les visages, les mains, les humeurs des personnages. L'image est certes parfois un peu démonstrative, prenant plaisir à traquer la lumière argentée d'un ciel d'orage ou souligner la fidèle reconstitution d'un pub... Mais la distraction ne dure pas grâce aussi au mélange de mystère et de faiblesse humaine dans lequel les héros se débattent. (...) Derrière ce désir absurde de se créer un ennemi, se joue un drame plus familier et bien plus violent. Harry fait le vide autour de lui. Il ne

L E F R A N C E

lui reste qu'un fils, il fait tout pour le détruire. C'est finalement cette peur ancestrale autant qu'universelle, celle du père donnant à son fils la figure du rival, que raconte cette histoire. Avec beaucoup de rythme et d'humour, Paskaljevic nous fait passer de l'apitoiement à la révolte, avant de nous laisser devant cet homme enfin libéré de l'amour et de la haine... mais transformé en arbre !

Fiches du Cinéma n°1659

(...) Pour entourer et étoffer cette querelle de voisins prêts à tout pour se nuire mutuellement et dont un jeune couple fragile fait les frais, Goran Paskaljevic (**Baril de poudre**) se réfugie dans une reconstitution pittoresque plus en rapport avec une promo touristique pour l'Irlande. Pas un poncif qui ne nous soit épargné : pluie battante et ciels lourds, ivresses des hommes, fierté des femmes, psalmodies funéraires... Avec un sens de la non-justification qui laisse dubitatif. On annonce une naissance ? Et hop, très gentiment, les trois figurants du fond du cadre se réveillent et entament une danse folklorique. Et, histoire d'égarer encore un peu plus son sujet, Paskaljevic ne renonce jamais à monter un contre-champ explicatif qui vient alourdir les rares moments de poésie qu'il parvient à instaurer.

Xavier Leherpeur
CinéLive n°59

Entretien avec le réalisateur

Mon cher ennemi raconte l'histoire d'un homme qui se définit exclusivement par rapport à un ennemi. Le cadre en est l'Irlande, mais il est difficile de ne pas penser à la Yougoslavie, qui sort à peine de dix ans de combats absurdes...

Goran Paskaljevic : Le parallèle est d'autant plus facile à faire que je voulais au départ tourner ce film en Serbie. Mais le pays était encore à ce moment-là dirigé par Milosevic : il n'était pas possible de faire le film dans des conditions de sécurité satisfaisantes. On a d'ailleurs cherché à m'intimider : j'ai eu le plaisir de voir débarquer la police chez moi. Dès lors, le choix se situait entre un film tourné à l'étranger et pas de film du tout. J'ai choisi la première solution. Le producteur italien, qui est le producteur principal, avait très envie que le film se fasse. On a choisi ensemble de porter notre histoire en Irlande. Il nous semblait que les similitudes entre les deux pays étaient suffisantes pour que le scénario ne soit pas en porte-à-faux. Les Irlandais ont de vrais ennemis héréditaires, ce sont les Anglais. Mais ils sont capables de s'inventer de faux ennemis... Il me semblait que la fable permettait de parler de la Serbie sans être trop didactique. Mais en même temps, c'est un vrai film irlandais. J'ai vécu six mois en Irlande, j'ai essayé de m'adapter à ce pays. Et je suis très fier quand j'entends les habitants du cru dire qu'ils le trouvent très irlandais...

On a le sentiment effectivement que ta capacité d'adaptation est forte. Tu peux faire un film dans n'importe quel pays tout en conservant une certaine crédibilité.

G. P.: Peut-être. Mais l'Irlande est un pays où je me sens bien, ce qui n'est pas le cas de tous les pays. Cela dit, j'essaie de tendre à l'universel, y compris lorsque je tourne en Yougoslavie. La trame est identique quel que soit le

cadre de l'histoire. Mais les couleurs changent en fonction des traditions locales.

*Et tu as d'autant plus de facilités à tendre à l'universel que tu donnes à tes films des airs de fable, y compris en mêlant des éléments réalistes et fantastiques. On se souvient de l'ascension de Tom Conti dans **L'Amérique des autres**...*

G. P.: J'aime assez le mélange des genres. **L'Amérique des autres** ou **Le Temps des miracles** étaient particulièrement propices à la fable. Ce qui n'empêche pas d'établir un cadre historique précis. Ici c'est l'Irlande des années 20 qui est décrite, autrement dit un pays encore peu développé, qui tente de digérer les récents affrontements avec les Anglais. Certains m'ont demandé de quel droit je m'étais emparé d'une réalité qui m'était a priori étrangère. Il me semble que la question ne se pose pas quand un cinéaste européen ou asiatique va tourner aux États-Unis. Pourquoi doit-il en être autrement concernant l'Irlande ? Concernant un cinéaste qui n'a pas ses racines dans un pays, le procès en authenticité est fait a priori.

On peut te retourner la question : les journalistes, cinéastes ou écrivains d'Europe ont-ils dans l'ensemble su rendre compte de la guerre civile en Yougoslavie ?

G. P.: Il est certain que la complexité des enjeux n'a pas permis à tout le monde de se faire une opinion éclairée. C'était un conflit très spécifique. Beaucoup d'Occidentaux ont tracé d'emblée la frontière entre les Bons et les Méchants. C'était évidemment plus compliqué que cela. Mais aujourd'hui, les médias ont l'obligation de ne livrer que des résumés. On nous demande de rendre compte d'une réalité en deux minutes : c'est évidemment impossible. On perçoit les choses de façon différente quand on y est confronté soi-même,

et que l'on ne puise pas ses informations dans un flash d'informations télévisées. Même si le risque de la subjectivité n'est pas supprimé. Cela dit, j'ai lu d'excellents comptes rendus de la part de témoins français qui se sont donné la peine d'approfondir leur réflexion. Le cinéma n'a pas non plus à rougir de la façon dont il a couvert les événements. Et le succès de **No man's land** est à cet égard tout à fait encourageant, car c'est un beau film, digne et objectif.

*C'est un film dont l'ironie est assez en accord avec la tienne. On se souvient dans **Le Temps des miracles** de cette association entre un aveugle et un paralytique qui en disait long sur la façon dont tu voyais la Yougoslavie de Tito. La métaphore permet de s'ébrouer en toute liberté, plus facilement que le réalisme...*

G. P.: C'est ma culture. L'absurde et l'ironie sont mes compagnons. J'ai pensé à Beckett quand j'ai su que le film allait se faire en Irlande. Quand j'ai vu cet endroit désolé que l'on nomme Military road, j'ai su que le début et la fin du film s'y dérouleraient. J'ai appris ensuite que Beckett avait l'habitude de s'y promener... C'est un paysage qui évoque immédiatement *En attendant Godot*. L'absurde est le matériau de base de ce film, car c'est lui qui règne en Serbie... (...)

Propos recueillis par Yves Alion
Belgrade/Rueil, mai 2002
L'Avant-Scène Cinéma n°513

Le réalisateur

Né le 25 avril 1947 à Belgrade, Goran Paskaljevic a été élevé chez ses grands parents à Nis, après le divorce de ses parents. A 16 ans il revient à Belgrade où, travaillant à la cinémathèque dont s'occupe son père adoptif, il a l'occasion de voir beaucoup de films. Son intérêt va principalement à De Sica et au néo-réalisme italien. A la fin des années 60, il fait ses études à l'académie de cinéma FAMU, à Prague, où il est condisciple de Rajko Grlic, Srdjan Karanovic, Goran Markovic et Lordan Zafranovic, à qui il sera relié dans ce qu'on appelle "L'Ecole de Prague". Son film de fin d'études, en 1971, est "**Pan Hrstka**", court métrage que la censure Tchécoslovaque empêcha de participer au festival d'Oberhausen (Allemagne). Heureusement les festivals du monde entier réserveront un accueil chaleureux à tous ses longs métrages.

Filmographie

Le gardien de la plage en hiver	1976
Le chien qui aimait les trains	1977
...Et les jours passent	1979
Traitement spécial	1980
Twilight Time	1982
Mes amours de 68	1984
Le temps des miracles	1990
Tango argentino	1992
L'Amérique des autres	1995
Baril de poudre	1998
Mon cher ennemi	2001

Documents disponibles au France

Revue de presse
Positif n° 497/498

Pour plus de renseignements :
tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com